

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **Chambaz, Octave**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **39 (1901)**

Heft 49

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199061>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

monde ait l'air à la fois fiévreux et rayonnant, et je me figure les petites scènes qui se passent à la maison, au retour.

Madame rentre, portant cinq ou six petits colis de toutes formes. Elle peut à peine souffler, tant elle a couru, mais elle jubile.

— Que m'apportes-tu là, ma chère amie ? lui demande son mari, légèrement inquiet.

— D'excellentes acquisitions, tu verras. Je viens de la vente des coupons... Mais ce n'est pas tout. Jamais je n'aurais été assez forte pour porter moi-même mes emplettes. Deux commissionnaires me suivent.

En effet, deux individus arrivent, l'un avec de grands rouleaux sous chaque bras, l'autre une hotte au dos, d'où émerge une pile de paquets.

— C'est pour nous, tout ça ? Mais c'est tout un magasin ! Qu'allons-nous en faire, mon amie ?

— Ne te fais pas de bile, tout trouvera son emploi. Ainsi, cette pièce gris perle, que j'ai eue pour rien, me fera, quand je n'aurai plus rien à me mettre, une très jolie robe de ville ; c'est de la sicilienne.

— De mon temps, on appelait ça de la pope-line.

— Fi donc ! ça ne se dit plus... Ce barège noir, ce sera pour faire une jupe de courses, de marchés.

— Tu n'avais plus rien pour aller au marché ?

— Si fait, mais il faut penser à l'avenir, mon ami ; et puis, on me l'a vendu pour le quart de sa valeur, à cause d'une petite tache de rien du tout. Une vraie chance que j'ai eue là !

— Et cette toile jaunâtre, n'est-ce pas ce qu'on appelle du nankin ? Je me souviens qu'étant écolier j'avais une culotte de cette couleur-là.

— Non, le nankin n'existe plus. Ce que tu vois est une simple cotonnade...

— Dont tu comptes faire ?

— Je ne sais trop... En tout cas, c'est toujours utile... Au prix qu'elle me coûte, c'eût été un péché de ne pas la prendre... Mais que dis-tu de cette vaporeuse baptiste ? de ce tulle arachné et de cette guipure crème ?

— Cette espèce de mousseline ? je me figure que ça se nommait du jaconas.

— Mon pauvre ami, c'est un nom de l'époque de nos arrière-grand-mères ! Aujourd'hui personne ne sait ce que c'est que du jaconas. Toutes ces choses légères me feront pour mes plastrons des garnitures délicieuses, tu verras.

— Il me semblait que tes corsages étaient fraîchement garnis.

— Sans doute, mais lorsqu'on peut avoir des coupons pareils pour un morceau de pain, on ne rate pas l'occasion.

— Et ce morceau d'étoffes bariolées ? Encore une occasion ?

— Superbe, mon ami ! Il y a là de l'indienne dont je ferai confectionner des blouses pour les enfants, et puis de la bonne cretonne à ramages pour rideaux, de l'andrinople et de la satinette pour doublures, du reps grenat dont nos sièges du petit salon feront leur profit d'ici à quelques années... Jamais tu ne devinerais ce qu'on m'a demandé pour tout ça !

— Oui, oui, je sais, ce n'est pas vendu, c'est donné.

— Et ces petits coupons de brocart, de su-rah, de lampas, de faille et de taffetas broché, qu'en dis-tu ?

— Ça sert à quoi, ces chiffons ?

— Chiffons !... Pourquoi pas : torchons !... Mais ce sont tout simplement des morceaux de soie de luxe, où je te taillerai de magnifiques cravates.

— J'en ai encore douze, toutes neuves, de ton oncle Albert.

— C'est vrai ; mais elles ne seront pas éternelles, et tu ne vas pas me gronder pour avoir pensé à te faire un plaisir... D'ailleurs, des soieries comme celles-ci et d'un bon marché si fabuleux, jamais je n'en retrouverai.

— Tu m'avoueras pourtant que nous n'en avions pas un urgent besoin.

— Je l'avouerai tout ce que tu voudras ; mais tu me permettrais de te rappeler, mon pauvre ami, que tout ce que tu vois là, je l'ai rapporté de la vente des coupons. Me comprends-tu bien : de...la...ven...te...des...cou...pons !...

— C'est juste, ma chère... de la vente des coupons !... je n'ai plus rien à objecter... La vente des coupons ! cela me ferme le bec... La vente des coupons ! ! V. F.

Carabiniers et carabinières.

La Société des carabiniers de Lausanne a eu, le 1^{er} décembre, son banquet annuel. Par l'organe de plusieurs de ses membres, elle a rappelé le souvenir de Louis Monnet, qui fut pendant si longtemps son major de table ; elle s'est levée pour marquer l'affliction que sa mort cause à tous les carabiniers.

M. François Fiaux, notaire, à Lausanne, avait été chargé de remplacer le défunt à la direction de la partie oratoire. Les lecteurs du *Conteur* verront par le discours suivant, dont il a bien voulu nous confier les notes, qu'il s'en est tiré à son honneur.

...Je n'ai pas eu le bonheur de vous connaître, mes chers camarades, comme vous connaissait notre cher Louis Monnet, sur le bout du doigt. Je ne sais pas les petits noms des amis de Lavaux, ni les sobriquets des frères d'armes de Cossonay ; j'ignore les faibles des riverains du Talent et les petits côtés des Broyards et encore plus les vertus des amis de Morges.

Pourtant j'ai vu le carabinier *aux champs*, marchant à la tête de ses chevaux, le long du sillon tracé par la charrue, ou perché sur le siège de la faucheuse, sifflant un refrain du pays, ou encore à la vigne, le fossier en mains, plantant d'une main sûre de beaux échalas neufs.

J'ai vu le carabinier *à la cave*, brayant son vase, sortant la grosse lie ou buvant avec ses amis — car un bon carabinier ne boit jamais seul à la cave — buvant trois verres de bon 1900 ou de bourru.

A la lisière d'un bois ou au-dessus des vignes j'ai vu le carabinier *en chasse*, à l'affût de bonne heure, guettant son lièvre ou ses perdreaux, prêt à leur lancer une ou deux prunes avec autant de sûreté que dans les cartons au stand de la Pontaise, quitte à voir, il est vrai, quelquefois son lièvre faire la cupesse, puis détalant au triple galop en marquant pendule tant bien que mal de sa petite queue retroussée.

J'ai entrevu aussi le carabinier *au Grand Conseil*, fréquentant avec la même assiduité la séance et le café Milliquet, discutant avec la même compétence et la loi généreuse sur l'assurance du bétail et les gourmandes prétentions du fisc en matière de droit de mutation et écoutant d'un air joyeux les papotages de la table du soleil.

Puis, c'est l'image du carabinier *au camp* qui m'est revenue. Ah ! celui-là, je n'ai pas besoin de retourner bien loin en arrière pour le revoir sous la pluie et dans le brouillard brasant à 2500 m. d'altitude les cailloux — et quels cailloux ! — des éboulis et des interminables pierriers du Grand Chavalard, gardant malgré tout sa bonne humeur et élaborant pour se distraire de nouveaux règlements appliqués aux lieux et aux circonstances.

Reentrant du camp, j'ai vu le carabinier *au bureau*, pestant après les clients du jeudi après

midi qui l'empêchent d'aller tirer au stand à son aise ou bien récapitulant en cachette, sur un coin de buvard, ses cartons et ses points du dimanche précédent.

Enfin j'ai vu le carabinier dans toute sa gloire, le carabinier *au stand*, très imbu de l'importance de ses actes, mouillant lentement sa car touche et lâchant prudemment son coup, non sans donner de suite après sa petite appréciation : *lè bon !* ou racontant comment il a fait sa dernière pendule : « Je l'avais pourtant pris fin à cinq heures ; avec cette poison de bise j'aurais dû prendre plus d'empare ! »

Ma vision s'étend, je vois le carabinier de toute classe dans toutes les manifestations de notre vie vaudoise et de notre existence journalière, le carabinier *à noce* ou *au baptême*, le carabinier *à la pinte*, le carabinier *à la montagne* ou encore le carabinier *à la pharmacie*.

Puis, cherchant toujours à mieux connaître mes chers camarades, je viens tout naturellement à penser à la *carabinière*. Oui, elle aussi joue son rôle et a son mot à dire. Elle n'a pas manqué ce matin de nous faire ses trente-six recommandations et si elle nous a laissés échapper aujourd'hui si facilement pour venir banqueter au Casino-Théâtre, c'est parce qu'elle nourrit le secret espoir de nous voir rentrer avec une belle théière, un pochon à soupe ou au moins deux petites cuillères !

Ainsi songeant aux multiples faces sous lesquelles se présente la carabinière vaudoise, j'en suis venu à la conclusion qu'il représente un type national se recrutant dans toutes les classes de notre population et dans toutes les régions de notre beau pays ; il est partout le même, il cultive le même sport dont le but final est la défense de la patrie, il a le même idéal, il incarne le bon *citoyen-soldat*.

FRANÇOIS FIAUX.

Serix, près Oron, ce 2 décembre 1901.

Mon cher *Conteur*,

Tous nos journaux, cette semaine, annonceront la chute d'une pierre tombée du ciel, avec un bruit de pétarade, et sa trouvaille par des coupeurs de bois, au pied d'un *foyard*, dans la riante forêt de la Chervette (en patois d'ici *Tservella*), rière le territoire de Châtillens.

Comme Thomas j'ai voulu voir et toucher. J'en reviens. J'ai vu, tourné, retourné et sou-pesé cette pierre à faces triangulaires, grosse comme mon poing, pesant une livre et demie et recouverte d'une couche aussi noire que celle des pommes ou des poires que nos petits *bovairons* retirent du feu avec leur manche de fouet.

A l'exemple des enfants et des femmes qui ont cassé une assiette et qui pour s'excuser devant leurs parents ou leurs maris rejoignent les *briques* en disant : voilà comme elle était, j'ai rejoint les morceaux : ils joignaient bien. Enfin j'ai touché les débris de la branche de *foyard*, de ce beau *foyard* de notre Jorat, robuste, nourri, chaud et lourd, brisée en trois morceaux. Eh ! bien, croiras-tu, *Conteur* bien cher, que tout cela, rien que cela, m'a rendu pensif ? Avec mes bons amis, les paysans de cette contrée agreste, que j'ai appris, voici tantôt huit ans, à connaître, à apprécier et à aimer, je ne puis m'empêcher de me demander devant ce caillou : *Se bayi dè iuu paò bin veni ? l'an-te tsampé de la louna aò bin d'az'èlailés ?* (Je m'étonne d'où il peut bien venir ? l'ont-ils lancé de la lune ou bien des étoiles ?)

Puis ce dialogue, naïf, sincère, profond et bien vaudois que l'on me rapporte, tenu par les deux bûcherons qui ont ramassé cette pierre, de provenance si mystérieuse, lorsqu'elle était encore « bonne chaude », est allé droit à mon cœur de patoisant passionné

amoureux, tu le sais, de tout ce qui regarde nos mœurs populaires.

— *Vudré bin vaire iau l'étai apédja ?*

— *Mé asse bin. Mâ ora qu'on ne vègnè pas mè dèrè que ne l'ài fassè pas tsaud per lè d'ament !* Littéralement : Je voudrais bien voir où elle était apédzée ?

— Moi aussi. Mais à présent qu'on ne vienne pas me dire qu'il n'y fasse pas chaud par là en haut !

On en parlera sous le chaume (ou pour être plus exact, et hélas ! plus prosaïque, sous les *stavillons* et la tuile) encore bien longtemps.

Toujours tout à toi, mon cher *Conteur*, et de tout mon cœur.

OCTAVE CHAMBAZ

Onna ruda poàira.

Vo sèdè qu'ào veladzo la fromadzèri est lo colterd dè ti les valets et mémameint dâi z'hommo, tantqu'ài fennès que vigniont assebin queri dâo lacé po ourè cèim qu'on dit.

Pas petout qu'on a colà, lè z'hommo se fiont de coté et foudrà i ourè batolli et recafâ ! On fâ la buia de tot lo veladzo tot coumeint lè fennès vai lo borné. On sè racontè totès lè bounès farcès qu'on a fé et on sondzè einsembliio cliào qu'on porâi bin fèrè.

Adon Louis à Luno, qu'ètai on pou toupin, mà qu'ètai onco mè avaro, racontàvè du cauquès dzo que l'avâi prêtâ dou francs à Brigadier et que clia racaillhe ètai mò seïn l'ài avâi rebailli se n'ardzeint. Onna nè que Luno n'ètai pas venu colà, rappô que sa vatsè avâi véla, lo valet à Frippe dese dinse à la fretèri : « S'on fasâi 'na bouna farça à ce tsancro de grigou. No z'a de que l'allàvè à la faire dè Cossené deveindro et coumeint revint adè dè né, no faut allâ l'atteindrè ào cemetiro que londzè la route et on lo crièrà du la foussa dè cè pouro Brigadier. » Et dinse fut fé.

Lo deveindro né, clia vermena dè Frippe preïnd on linsu et s'èin va, avoué Refredon, sè catsi dèrrai lo mouret dâo cemetiro. Lè dou lurons euront dè la pacheince et quand Louis à Luno arvea, on bocon ètoumi su son tsai qu'allàvè tot balameint, Frippe s'eïnvortolliè deïn son grand drap, sè clienne tot balameint su lo mouret, iò se redressè en crièint de 'na voix einrouchtâ : « Louis ! Louis ! tai tè dou francs ! »

Vo pàodè crairè se Luno vint queri sa mounia ! Sè met à rollhi avoué se n'ècordja su sa pourra cavala, qu'èst arveavâ devant l'hotò coumeint se lo diabbliio avâi ètà su lo tsai. Tantia que n'a jamè redèvesâ dè sè dou francs.

L. D.

La dernière allumette.

(RÉCIT VAUDOIS)

I

Le char à bancs qui emmenait les deux jeunes mariés disparut au tournant de la rue. Les coups de fouet s'éteignirent peu à peu dans le lointain. Les vieilles femmes, venues au coin du courtil, les mains cachées sous leur tablier, ou tenant un poupon braillard rentrèrent chez elles en poussant un soupir de regret.

L'oncle Jean et la tante Lisette, leurs mains en abat-jour au-dessus des yeux, essayèrent encore de distinguer le char près du cimetière, puis, rentrèrent l'un après l'autre.

C'était leur dernière qui s'en allait, après les autres, la Benjamine, qu'on avait secrètement espéré garder pour être le rayon de soleil dans la vieille maison noire au pied des bois.

Tante Lisette, pour cacher son émotion, s'occupait de remettre en ordre la maison, que le dîner de noces avait un peu bouleversé.

Elle serra soigneusement la couronne blanche que la fillette venait de quitter et, bientôt, on entendit son pas alerte encore résonner dans la chambre-dessus. L'oncle Jean, plus alourdi par l'âge, resta au coin du feu, et du bout de sa vieille *cross-*

sette, se mit à tracer dans les cendres de mystérieux dessins. Un peu étonné de son silence, je cherchais à suivre sa pensée sur sa figure, que je vis peu à peu s'éclairer comme si un doux souvenir fût venu tout à coup chasser l'amertume de l'heure présente.

« Ecoute, petit, me dit-il. Je veux te raconter une histoire. »

Je me rapprochai. Les histoires de l'oncle Jean m'avaient déjà fait passer bien des beaux moments ; serré près du foyer, tandis qu'il parlait de sa voix lente et cassée de paysan, évoquant devant mes yeux les apparitions fantastiques qui avaient égayé son enfance, me parlant de la fée qui détient les mystérieux trésors de Corjon, du dragon qui veillait autrefois dans la grande tour du château du Vanel, ou faisant revivre le temps héroïque où nos ancêtres, suivant la Grue, partaient pour la guerre et revenaient chargés du butin des Bourguignons.

Il lut sans doute sur ma figure que j'attendais un récit de ce genre et secoua la tête.

« C'est une histoire toute simple qui m'est arrivée, à moi. Il y a longtemps de cela ; j'étais jeune, et j'avais amené depuis peu de temps dans la vieille maison où nous sommes maintenant, la tante Lisette qui n'avait guère plus de vingt ans. Nous étions mariés depuis un an, nous avions un enfant, et rien n'était venu troubler notre ménage.

Cette année-là, l'hiver vint de bonne heure. Quinze jours après la St-Denis, il fallut acrécher, et nous partîmes, Lisette, le petit et moi, pour nous établir avec nos vaches à la Scierne d'Enhaut que nous venions d'hériter de l'oncle Jean-Pierre. Il nous fallait rester là-haut jusqu'à ce que tout le foin fût consommé et nous en avions bien pour jusqu'au Nouvel-An. Cela m'avait d'abord un peu ennuyé, à cause de Lisette, mais quand je lui en parlai, elle me regarda dans les yeux en souriant et me dit : « Quel bonheur, nous serons seuls les trois ! »

Nous nous établîmes donc à la Scierne d'Enhaut, et les premiers temps se passèrent bien. La *tèche* de sapin était assez haute ; le fromage et les pommes de terre ne manquaient pas à la cave, non plus que le salé à la cheminée, et de temps en temps je descendais au village chercher des provisions et donner de nos nouvelles.

Les journées se passaient tranquillement. Une fois le train fait, je m'asseyais derrière le fourneau, tandis que Lisette filait, et je lisais. J'avais trouvé au grenier, à côté d'une pile de fromages, une caisse remplie de vieux almanachs et d'une foule d'autres livres remontant à l'époque des Bernois.

Le soir, sous la lampe, nous lisions ensemble Robison Crusô et, en riant, nous nous comparions à lui, sans envier ses citrons, ses chèvres et son domaine. Puis, nous avions le petit, qui commençait à se tenir ferme sur ses jambes, et ses progrès nous faisaient passer de bons moments.

Les bonnes soirées que nous edmes-là ! Il me semblait être revenu au temps où, tous les dimanches soir, je venais frapper aux carreaux de Lisette.

Vraiment, le vent pouvait souffler au dehors, tor dre les sapins et amonceler la neige sur notre toit, nous n'en avions cure ! Lisette se rapprochait un peu plus de moi, et je ne m'en plaignais pas.

Un certain jour, cependant, tout ce bonheur faillit s'évanouir. Que voulez-vous ? A vivre ainsi séparés du monde, les caractères se frottent davantage, et quelquefois l'étincelle jaillit.

Cela arriva un samedi, où je me préparais à descendre au village. Pendant que je me rasais, devant la fenêtre, Lisette m'adressa la parole :

« Tu sais, surtout, n'oublie pas les allumettes »

Toutes les femmes d'expérience savent qu'il n'y a rien pour impatienter un homme, comme de lui parler pendant qu'il se rase. Lisette ne le savait pas encore. Le fait est que je répondis d'une façon un peu vive et que ma femme retourna vexée à son ouvrage.

C'était notre première bouderie, aussi, je te jure bien que j'avais le cœur gros en descendant au village et qu'il me tardait de remonter pour faire la paix avec ma femme.

Le temps était magnifique : le soleil brillait, la neige craquait sous les pieds, et j'avancais rapidement, espérant être reçu comme à l'ordinaire par un sourire et une bonne parole.

Il n'en fut rien. La figure de ma femme était à l'orage.

C'était, je le sus plus tard, la faute de ma tante Gritelet. Ah ! la vieille peste ! Elle n'avait jamais pu vivre en bonne harmonie avec son mari, aussi était-ce pour elle une douce jouissance que de brouiller les autres ménages ! et avec cela si douce, si couflée dans le sucre.

Elle n'aurait pas bougé un doigt pour remettre la paix quelque part, mais elle n'avait pas hésité à faire une lieue pour venir fourrer son nez et sa langue dans notre ménage.

Trouvant Lisette un peu chagrine, elle avait soigneusement attisé le feu.

(A suivre.)

PIERRE D'ANTAN.

Passe-temps. — Le mot de la charade de samedi dernier est : *pinson*. 43 réponses justes.

La prime est échue à M. Alexis Nicole, à Colombier (Vaud).

Enigme.

Quand je suis sous les pieds, je marche sur la tête.

Les réponses sont reçues jusqu'au **jeudi, à midi.**

Boutades.

Entre amis.

— Vois-tu, mon cher, ma femme a un défaut insupportable.

— Allons donc !... Et lequel ?

— Elle exagère tout ce qu'elle dit.

— Même son âge ?

Au café.

Le garçon. — M'sieu, je regrette, mais la pièce que vous me donnez est fausse.

Le consommateur. — En voilà bien d'une. Ma pièce est fausse ? Allons donc !... On s'en serait bien aperçu depuis 1832, époque à laquelle elle a été frappée !

LA SEMAINE ARTISTIQUE. — Théâtre.

Très grand et très légitime succès, jeudi, pour *Les Remplaçantes*, de Brieux. Cette pièce a été fort bien rendue par nos artistes. A tout instant, partaient les applaudissements et les bravos, qui s'adressaient à l'œuvre de Brieux et aux justes sentiments qu'elle remet en honneur, aussi bien qu'au talent des interprètes. — Demain, dimanche, à 2 1/4 h., en *matinée (à prix réduits)*, *Le Maître de Forges* et *Les Surprises du Divorce*. Le soir, à 8 h., *Le Courrier de Lyon*, grand drame historique en 6 tableaux, et *Feu Toupinet*, vaudeville en 3 actes.

Kursaal. — La troupe du Kursaal était jeudi à Yverdon, où l'a suivie son fidèle succès. Son retour à Lausanne a été fêté, hier soir, par les habitués, non moins fidèles, du Théâtre de Bel-Air. Les malheureux ! un soir de « relâche » et ils sont tout dépayés. Au programme : *Les Trois Gaudes*, *Pacey*, *Raymo*, *Nararro*, *Lipinsky*, *Chantenay*, et les vieilles chansons françaises, si bien interprétées par les *Villè-Dora*. Pour terminer le spectacle, *La Fiancée de Margot*, opéra-comique.

Deuxième concert d'abonnement, vendredi 13 courant, au Théâtre, avec le bienveillant concours de M. *Adolphe Rehberg*, violoncelliste. Orchestre de la ville renforcé, sous la direction de M. *H. Hammer*. — *Symphonie n° 5* (en do mineur), de Beethoven. *Concerto* pour violoncelle, de St-Saëns. Ouverture du *Roi Lear*, de H. Berlioz. *Seconde polonaise* en mi majeur, de Liszt, etc.

A l'occasion de la réunion, à Lausanne, des membres de l'Union littéraire suisse, les 14 et 15 courant, M. *Louis Avenier*, directeur de la « Revue helvétique », donnera, dans la salle du Musée industriel, vendredi prochain, 13 courant, une *conférence gratuite* sur *l'Art et la littérature suisses*.

La Choralia, orchestre de mandolines et guitares, dirigé par M. O. Ernst, donne ce soir un concert, auquel l'excellente société artistique *La Muse* prête son concours. Programme varié.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guillaud-Howard.